

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

29^e ANNÉE

N° 11

1^{er} JUIN 1886

“ LA MORTE ”

Roman de mœurs de M. OCTAVE FEUILLET (de l'Académie française)

ÉTUDE CRITIQUE SUR L'ANTAGONISME DE LA RELIGION ET DE LA SCIENCE.

Ayant fait, sans passion, mais en toute sincérité, la part de la vieille religion, dans le trouble mental où nous vivons, il me resterait à faire celle de la science contemporaine. Je reconnais que sur ce point, M. O. Feillet a raison. Il est dans le vrai lorsqu'il signale les dangers de l'éducation scientifique donnée aux jeunes générations. Je crois, comme lui, que la science contemporaine, dans ses enseignements, est, elle aussi, une cause de désordre et de démoralisation sociale. Les raisons qu'en donne le spirituel romancier sont faibles et ses exemples souvent assez mal choisis. Si j'avais à dresser un acte d'accusation contre les errements de cette science trop surfaite, j'invoquerais d'autres exemples et m'appuierais sur d'autres considérations. Mais comme j'arrive à des conclusions à peu près semblables, je n'ai qu'à passer condamnation en me contentant de plaider les circonstances atténuantes.

Les circonstances atténuantes consistent surtout en ceci, que la science ou les sciences est ou sont progressives, tandis que la religion, lorsqu'elle est donnée pour révélée, comme le Christianisme, ne l'est pas. C'est pourquoi toutes les religions du passé sont mortes ou condamnées à mourir, après avoir fait leur œuvre, tandis que la science ne meurt point. Elles meurent, les religions révélées, parce que prétendant avoir été données par la divinité, par conséquent infaillibles, elles ne peuvent se renouveler en se transformant, ce qui les condamne à faire, tôt ou tard, obstacle au développement de l'Esprit humain. Et, nous voyons, en effet, tous les sacerdoce, après avoir grandement contribué à l'éducation des sociétés, s'appliquer à les maintenir indéfiniment dans l'enfance. Ce fut le crime des prêtres égyptiens, du magisme persan, du brahmanisme hindou. C'est encore de nos jours celui du clergé catholique.

Heureusement, la science, quand elle est parvenue à se laïciser, n'a aucun des caractères de la révélation. Elle a le droit de se tromper, et elle en use largement. Elle se trompe, mais elle progresse en se rectifiant sans cesse. Les plus grands ennemis de la

science sont ceux qui regardent ses arrêts comme définitifs, et les *Corps savants*, quand ils ont un caractère officiel et constituent une science d'Etat, font beaucoup de mal par leur tendance à perpétuer dans les masses les habitudes de *foi aveugle* que les vieilles religions y ont suscitées.

Mais, avec la libre discussion et le libre enseignement par la Presse et la Parole, la raison humaine est de nos jours assez forte et assez éclairée pour ne point s'embarrasser de tels obstacles, et nous avons bien plus à craindre, parmi nous, les excès d'une libre pensée outrecuidante, disposée à tout nier, à tout démolir, et d'autant plus incapable de rien reconstruire qu'elle ignore ses ignorances, que les résistances routinières de nos facultés.

En résumé, la grande supériorité de la science moderne sur la religion chrétienne, comme sur toutes les religions *révélées*, c'est qu'elle est progressive et marche avec l'esprit humain.

La science peut modifier constamment ses théories, perfectionner ses méthodes, changer ses points de vue, la religion chrétienne ne le peut pas. Ses dogmes, ses enseignements, ses mystères, ses illogismes sont immuables comme les quelques vérités qu'elle est venue apporter au monde. Ces vérités surnageront. La vérité est éternelle. Mais ce qui a constitué jusqu'ici le corps, la matérialité du christianisme, la forme qui le distinguait des autres religions, est destiné à aller rejoindre dans le gouffre du néant, les formes religieuses qui avaient précédé la sienne et les vieux dieux du Paganisme que son avènement y a jadis précipités. Un clou chasse l'autre. Et l'Eglise se fait bien illusion lorsqu'elle se flatte que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ! Hélas, mon Dieu ! si l'enfer est l'empire des ténèbres, n'y est-elle point déjà plongée !

Ce qui ne mourra pas, c'est le sens religieux, et ce qui continuera à vivre et à se développer, c'est la RELIGION.

Je dis "*la Religion*" sans épithète pour la distinguer de toutes les religions positives, et j'entends par là ce lien de solidarité universelle qui n'a pas cessé d'exister à des degrés divers sous toutes les formes religieuses du passé, qui existe, à l'état conscient ou inconscient, dans toutes les âmes et ne permet pas à l'homme doué de raison et de sensibilité, d'être jamais seul. Serait-il condamné à vivre au désert ou dans une cellule, l'être social porte en soi tout un monde de relations qui ne le quitte jamais, soit dans cette vie terrestre, soit au delà du tombeau. Il n'est jamais isolé dans le vaste univers. Et le plus grand malheur qui puisse lui arriver, c'est de se le croire. *Vae soli !* Oui, malheur à l'homme seul, car c'est alors qu'il conçoit le mal et l'accomplit dans l'ombre ! Il se figure qu'on ne le voit pas !... Il ignore que les morts regardent les vivants et que c'est le poids de leurs regards qui affole le coupable et le pousse au pied de l'échafaud,

L'homme est un être religieux, par nature, comme il est un être social, et ne peut pas plus se passer des liens religieux qui l'unissent à l'Univers qu'il ne peut se passer des liens sociaux qui l'unissent à ses semblables.

La Religion, comprise comme la loi d'universelle solidarité qui embrasse tous les rapports, n'est autre chose que le sentiment toujours plus éclairé et mieux compris du rôle que notre humanité et chacun de ses membres ont à remplir dans la vivante harmonie des êtres et des mondes.

C'est pourquoi on peut dire "La Religion" tout comme on dit "La Société" tout court pour exprimer cette permanence de l'état social à travers les siècles, indépendamment des formes changeantes que peuvent revêtir les rapports des hommes réunis en sociétés. On voit des empires s'écrouler, des cités se détruire, des nations et des races disparaître, mais une civilisation succède à une autre, de nouvelles sociétés se forment qui remplacent les sociétés en dissolution, et la barbarie va toujours reculant devant un état social qui ne cesse de s'étendre, d'embrasser un plus grand nombre d'êtres humains, de réaliser des formes de plus en plus équitables, plus belles, plus riches, plus splendides, et la société humaine, en fusionnant ses races et associant ses cités, ses nationalités, ses royaumes et ses républiques en des confédérations de peuples volontairement constituées, voit l'Unité du genre humain grandir sur la terre, et la Société, en s'universalisant, devenir le corps même de cette humanité terrestre, dont nous sommes tous également les membres et dans laquelle nous aurons la vie éternelle en nous aimant les uns les autres, et vivant tous pour chacun, chacun pour tous.

Ne voit-on pas, en se plaçant à ce point de vue, que de même qu'il y a des formes sociales qui changent et se transforment sans que la Société cesse d'être toujours identique à elle-même dans son incessant *devenir*, de même les religions particulières de cités, de peuples ou de races ont vécu et se sont succédé sur la terre sans que les changements de l'état religieux des sociétés aient suspendu un seul instant le cours de la vie religieuse de l'humanité? Et ne voit-on pas aussi que les liens sociaux et les liens religieux ne diffèrent les uns des autres que parce que ceux-ci sont plus étendus que ceux-là, et que si les liens sociaux embrassent les hommes pour les solidariser dans les limites de la tribu, de la cité, de la nation, etc., les liens religieux embrassent, non seulement la sphère sociale, non seulement l'humanité tout entière, mais l'homme dans l'ensemble de ses rapports avec tout ce qui est fut ou sera. La Religion, ainsi définie, se confond avec la solidarité universelle. Elle est, cette solidarité universelle, étudiée, comprise, sentie, voulue, vécue de telle sorte que chacun de nous puisse se regarder comme *citoyen du monde et fasse société*, sinon avec tous les êtres, — ce qui est impossible à notre nature toujours limitée, quoique indéfiniment perfectible — du moins

avec l'Unité suprême où aboutissent tous les rapports pour s'y harmoniser dans la Raison autonome, vivante et consciente de l'Univers.

Combien ceux-là se trompent qui disent les Religions bonnes seulement aux âges d'enfance des sociétés, et professent que la Religion n'a plus de raison d'être au sein d'une humanité éclairée et majeure !

Les personnes qui raisonnent ainsi confondent La Religion avec le sacerdoce.

Le sacerdoce, en effet, a présidé à l'enfance et à la formation des sociétés, et ce sont bien les prêtres qui ont fait, *par la Religion*, l'éducation du genre humain.

La Théocratie se trouve partout à l'origine des civilisations antiques, et nous montre le règne du prêtre confondu avec celui de la divinité, dont il est le ministre. Mais semblables à ces nourrices qui ne voudraient jamais sevrer leur nourrisson, les castes sacerdotales, les corps ecclésiastiques, les pasteurs des troupeaux humains se sont toujours appliqués — comme ils le font encore de nos jours — à prolonger les âges d'enfance et d'ignorance de l'humanité. — Leur empire est à ce prix.

Dieu merci ! l'influence du clergé diminue tous les jours devant les lumières de la Raison et de la Science, et l'on peut entrevoir l'instant où les peuples sauront se passer de ces entremetteurs salariés et sacrosaints, qui, sous prétexte de sacrifices, de miracles, de messes et de vaines formules, de prières banales récitées machinalement, se placent entre l'âme humaine et la Raison divine, faisant ainsi l'emploi d'un corps opaque qui se poserait entre le Ciel et la terre pour cacher le soleil aux habitants de celle-ci et les empêcher de s'abreuver des flots de chaleur et de lumière qu'il répand sur le monde !...

Tout dans le monde se ramène à une question de rapports.

La communion des âmes entre elles et avec l'âme divine, au sein de l'universelle harmonie, est toute La Religion. Mais la communion ne se fait que directement et d'âme à âme. Avez-vous jamais vu deux êtres s'aimer et se fondre l'un dans l'autre par procuration ! — Ecartez, écartez le prêtre si vous voulez voir Dieu : son ombre vous le cache !

Nous en avons assez dit pour faire comprendre que le lien religieux et le lien social sont inséparables l'un de l'autre, se prêtent un mutuel appui et sont tous deux également indestructibles. Il ne faut donc pas s'émouvoir de l'extinction de la foi et de la fin prochaine des Religions positives, dont l'idéal arriéré est désormais stérile. L'homme ne peut vivre en dehors de l'Etat social et aucun Etat social ne peut se passer de la Religion. Seulement on peut espérer que nous sommes arrivés à ce degré de développement mental où, à la place des religions particulières, nous pourrions voir s'ouvrir l'ère de *la Religion universelle*, qui doit réunir toutes les nations et toutes les races en vue de l'édification du grand corps de cette humanité terrestre, dont nous sommes tous également les membres, jusqu'ici si divisés, si inégalement dotés des richesses

du corps, de l'esprit et de l'âme, et si éloignés, hélas ! les uns des autres par nos haines, nos ignorances, nos superstitions, nos fanatismes, nos vices de toute sorte et nos iniquités !

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher quelles sont les conditions d'existence de cette Religion universelle, et si le milieu social est suffisamment préparé pour son avènement. Nous nous contenterons de dire qu'elle est appelée, un peu plus tôt ou un peu plus tard — un siècle ne serait rien en pareil cas ! — à remplacer toutes les formes religieuses du passé et qu'elle prouvera son caractère d'universalité en renonçant à toute prétention de révélation miraculeuse et à toute ingérence dans les questions de foi. La foi appartient au for intérieur de la conscience, et toute Religion qui prétend régenter les croyances et les soumettre à la contrainte, au nom de la divinité, est mensongère et ne fait qu'usurper son nom. Les rapports de religiosité qui n'émanent pas librement des consciences et ne sont pas en accord avec les lois de la nature et les principes éternels de la Raison, n'entrent pas dans la communion des âmes et ne peuvent que faire obstacle à l'universelle harmonie. Aussi le catholicisme, avec ses procédés inquisitoriaux et ses prétentions à l'empire universel par la violence et l'enténébrement, ne fut-il jamais, sur la terre, qu'une cause de lutte, de trouble et d'agitation sociale, quand il n'y a pas été pour les peuples, trop longtemps soumis à ses prêtres et à ses moines, l'instrument aveugle d'un engourdissement et d'un appauvrissement intellectuel et moral, dont toute la catholicité subit encore les tristes et dangereux effets.

Et maintenant est-il nécessaire de répondre à la question qui fait l'objet et le sous-titre de ce travail, et ne voit-on pas que le dilemme qui nous obligerait à choisir entre La Religion et La Science ne peut se poser sérieusement.

Oui, sans doute, l'antagonisme existe entre le miracle et La Science, par conséquent, entre toute religion fondée sur le miracle et se targuant d'une source surnaturelle, infallible, indiscutable et ne pouvant dès lors progresser en se transformant. — Alors que le progrès, par la transformation, est la condition de tout être, de toute vie, de toute création.

Il existe, certes, cet antagonisme entre La Science et la Religion chrétienne, et il paraît irréductible, parce que cette religion plus que toute autre est basée sur un tas de miracles et sur une confession de foi, dont les articles sont absolument inconciliables avec les lois de la nature, de la conscience et de la raison, et tout à fait incompatibles avec le principe d'ordre universel, sur lequel est fondé toute connaissance, toute investigation scientifique et toute certitude rationnelle.

Si donc il n'y avait dans le monde d'autre Religion que le christianisme, comme feignent de le croire ses aveugles apologistes, le dilemme pourrait être posé avec quelque apparence de raison. Mais, outre qu'il existe de nos jours près d'un milliard d'âmes professant d'autres Religions que

celle du Christ, (Bouddhistes, Brahmanistes, Hindouistes, Musulmans, etc.) Sans compter les nombreux civilisés d'Europe et d'Amérique, qui ne sont Chrétiens que de nom, nous soutenons, nous, — et cela depuis une trentaine d'années, (1) — qu'indépendamment des Religions nominales, sous lesquelles se classent encore les individus, les nations et les races, il existe une Religion universelle qui, pour être innommée et latente dans les âmes, est la vraie communion spirituelle où s'accomplit l'évolution religieuse de l'Esprit humain et où se prépare la grande Religion de l'humanité.

C'est à cette seule religion qu'il faut donner le nom de *Religion*, — (les autres n'en sont que des sectes) — parce que née avec l'être social et religieux, elle a présidé aux premières ébauches des sociétés humaines, a suscité les nobles théocraties qui ont fondé les grandes civilisations de l'antiquité et ont donné le jour, avant d'aller s'éteindre dans les couvents d'Egypte et de Syrie, de l'Inde et du Thibet, à tous les grands systèmes religieux qui existent encore, y compris le christianisme lui-même.

La Religion ainsi comprise, il ne peut pas y avoir antagonisme entre la Religion et la Science, car l'évolution religieuse n'a pas cessé de se produire à travers les siècles et l'on a toujours vu l'état social se développer et marcher vers l'unité du genre humain, à mesure que l'esprit de l'homme découvrait des horizons nouveaux et que la solidarité sociale embrassait, soit par la connaissance, soit par le sentiment, soit par la pratique quotidienne, une sphère d'action plus étendue et reliait religieusement chaque âme humaine à un plus grand nombre d'êtres, de mondes et de choses.

C'est grâce à ce grand courant religieux, qui a reçu toutes les découvertes et s'est enrichi de toutes les vérités enfantées par les cerveaux humains à travers les siècles que l'âme de l'humanité s'est construite, de façon à former déjà autour de nous une atmosphère spirituelle où les âmes séparées de leur corps peuvent puiser et reporter les éléments d'une vie intellectuelle et morale, dont elles peuvent, sous certaines conditions d'affinité qui nous sont encore peu connues, faire profiter les humains encore revêtus de leur corps terrestre. Mais il faut prendre garde à cette correspondance avec un monde invisible où tout doit se rencontrer, le mal comme le bien, l'erreur comme la vérité. Il ne faut s'y livrer qu'avec un cœur pur et des sentiments désintéressés et surtout en soumettre tous les produits au contrôle d'une raison éclairée, si l'on ne veut s'exposer à une foule de déceptions et être dupe de forces aveugles ou malfaisantes, qui peuvent conduire à la folie et même au crime. L'homme faible qui les prendrait pour guides en leur abandonnant sa volonté..

(1) Voir Dans *La Revue philosophique et religieuse*, nos de mai et septembre 1885, un travail intitulé : « *Aspiration vers une religion rationnelle.* »

A l'heure où nous sommes, l'évolution religieuse s'accroît de plus en plus, et plus d'un signe semble prouver l'avènement d'une conception générale qui, en donnant des aliments religieux aux âmes et montrant un autre but à la vie de l'individu et de l'espèce, amènera une solution pacifique de la question sociale qui menace de tous côtés l'existence même de nos sociétés civilisées. Au milieu des négations stériles de la science contemporaine, en présence de l'abdication de nos philosophes officiels, qui ne savent que rabâcher l'histoire des systèmes et ne se préoccupent guère de refaire l'entendement des classes lettrées, — ce qui serait cependant nécessaire pour ne pas mettre du vin nouveau dans de vieilles outres, suant la moisissure ; — enfin en face des vieilles Religions qui s'écroulent de toutes parts, mais dont l'impuissance sociale est suffisamment démontrée, il se fait partout autour de nous un travail latent, qui remue les entrailles de l'humanité comme à la veille d'un enfantement à peu près semblable à celui qui se produisit, il y a dix-huit siècles, dans le monde juif et greco-romain... Puisse-t-il ne pas avorter et porter de meilleurs fruits !

Qu'il me soit permis de revenir au roman de M. O. Feuillet et de lui emprunter deux passages qui nous permettront d'opposer aux défaillances de la vieille Religion et des stérilités de la science contemporaine l'exemple des solutions qu'apporte la Religion de l'avenir aux deux plus importantes questions de la vie religieuse.

Le premier passage est relatif à la vie future, à l'immortalité de l'âme et à la communion que le nouveau spiritualisme, le spiritualisme expérimental ou *spiritisme* (puisqu'il faut l'appeler par son nom) apporte à la Religion nouvelle, dont il annonce le joyeux avènement.

Le second est afférent à la notion de Dieu, avec lequel l'Esprit humain affranchi du miracle, ne trouve plus aucun moyen de rapport.

M. de Vaudricourt, désolé par la pensée que Alicette, sa femme, est morte avec la conviction qu'il était complice du crime commis sur elle par sa rivale, écrit ce qui suit sur ses tablettes : « Elle est morte en me « croyant coupable ?... C'est une idée épouvantable... Je ne peux pas m'y « faire ! Un être si doux, si faible, si délicat !... Oui, elle s'est dit : « Mon mari est un meurtrier... ce qu'il me donne là, c'est du poison, et il le sait !... » Et elle est morte sur cette pensée... sa dernière « pensée !... Et jamais, jamais elle ne saura que ce n'est pas vrai, que je « suis innocent... que cette idée me torture !... Que je suis le dernier « des misérables !... Ah ! Seigneur, Dieu tout-puissant, — si vous « existez, vous voyez ce que je souffre... ayez pitié de moi !

« Ah ! que je voudrais croire que tout n'est pas fini entre elle et moi... « qu'elle me voit, ... qu'elle m'entend, ... qu'elle sait la vérité ! Mais je ne « peux pas, je ne peux pas ! »

Il est fâcheux que M. O. Feuillet n'ait pas connu le spiritisme, ou n'ait pas osé en parler à ses lecteurs. Son héros eût échappé au juste déses-

poir qu'expriment ses paroles, s'il eût su que l'âme de sa femme, dégagée de son corps matériel, n'était point séparée par le néant ou d'épaisses ténèbres de celui qu'elle avait aimé sur la terre. Muni de cette pensée consolante, M. de Vaudricourt n'aurait pas craint de s'adresser alors à son Aliette elle-même, dont l'esprit évoqué lui aurait sans doute répondu et lui aurait pardonné le seul crime qu'il eût commis à son égard, celui d'avoir pu songer un instant à lui donner une rivale, faute ou crime, dont il avait été largement puni par le fait d'avoir épousé le monstre et d'avoir été dévoré par lui ! Mais passons, et n'exigeons pas d'un des Quarante de l'Académie française un amour de la vérité assez robuste pour lui faire braver le ridicule. Car nous vivons dans un pays et à une époque où un homme peut avoir à craindre le ridicule en confessant la plus antique des croyances et la plus consolante, celle de la survivance de l'homme spirituel après la dissolution du corps, et la communion des âmes au-delà du tombeau !

Dans le second passage, celui qui se rapporte à Dieu, M. O. Feuillet fait ainsi parler le même personnage, l'homme du monde, sceptique encore, mais que le remords et la douleur commencent à ramener à la religion de sa mère, qui ne le guérira de rien, — Il le sait — mais qui vaut encore mieux que le vide et le néant du scepticisme et de la science. « Je sais, écrit M. de Vaudricourt, je sais ce qu'on dit de la prière, — qu'elle est inutile, — qu'elle est toujours et nécessairement inefficace, parce que Dieu, s'il est et quelqu'il soit, n'intervient jamais dans les faits de ce monde par une action particulière, qu'il ne gouverne pas par des miracles, qu'il ne dérange jamais l'ordre général pour un intérêt individuel... sans doute, mais cela me paraît bien rigide et bien absolu.

« D'abord, celui qui croit en Dieu et qui le prie doit se sentir en communication plus directe avec lui, et doit trouver dans ce sentiment même un soutien et des consolations incomparables... Mais, ensuite, est-il donc si certain que la prière soit toujours inefficace ? Qu'en sait-on ? S'il y a des prières vraiment folles parce qu'elles ne sauraient être exaucées, sans troubler l'ordre divin de l'univers, Dieu ne peut-il réserver entre ses lois immuables, un champ libre à la prière ? sans contrevenir à ses propres lois, et sans faire de miracles, ne peut-il agir sur la pensée et sur la volonté de celui qui l'implore ?... »

Voilà qui est bien dit et bien pensé. M. Feuillet a raison. Oui, la prière est bonne quand elle part vraiment du cœur et n'est pas récitée comme une formule préparée d'avance. Un simple cri de douleur, de regret ou d'espérance poussé vers Dieu est plus efficace que tous les psaumes, tous les cantiques, toutes les messes et toutes les génuflexions. Mais pour comprendre la valeur morale de la prière et son efficacité, en dehors de toute intervention miraculeuse et de tout arbitraire divin, il faut se faire une idée de Dieu tout autre que celle qu'on s'en est fait jusqu'ici. Il faut avoir renoncé au Dieu anthropomorphe, extérieur au monde et avoir

appris à identifier l'Être parfait avec la Raison suprême et la loi vivante de l'Univers. C'est surtout dans cette évolution religieuse de l'Idée de Dieu que doit consister le point de départ de l'ordre nouveau...

CH. FAUVET.

FÊTE DU TRAVAIL, A GUISE. -- DISCOURS DE M. GODIN

Amis et Collaborateurs : La fête du travail est un fait nouveau que le Familistère aura l'honneur d'avoir introduit dans le monde.

Le premier dimanche du mois de Mai, lorsque l'activité vitale s'est remise au travail pour féconder à nouveau nos moissons, nos prairies et nos jardins, nous pensons, nous, ici, à rendre gloire au travail en le fêtant dans la personne des travailleurs.

Cela, mes amis, est un fait bien simple en lui-même, et pourtant il prendra sa place dans les traditions de l'humanité. Oui, vous perpétuerez cette fête et l'humanité entière vous imitera un jour.

Déjà, sur quelques points, à notre imitation, des sociétés coopératives ont fêté le travail. Je ne doute pas que dans un temps assez prochain, le premier dimanche du mois de Mai devienne un jour où les travailleurs s'uniront dans un même sentiment de glorification du travail.

Pour faire diversion au labeur quotidien, le peuple a besoin de fête. Quoi de plus noble, de plus saint, de plus grandiose que le travail ? Que pourrait-on personnifier et glorifier avec plus de justice dans l'humanité ?

C'est le travail qui crée la richesse ; c'est lui qui crée toutes les satisfactions et les jouissances sur la terre ; c'est lui qui enfante toutes les merveilles et les splendeurs de notre civilisation ; c'est lui qui à travers les mille obstacles qu'il a à vaincre créera le bonheur pour tous sur la terre.

N'avons-nous pas sujet de rendre hommage au travail, ici, quand c'est par lui que la prospérité et le bien-être naissent parmi nous ; quand par l'association de tous nos efforts nous sommes parvenus à faire disparaître de nos rangs les douleurs de la misère.

Oui, mes amis, c'est le travail qui nous donne le bien-être à tous, et c'est le travail qui doit le donner à tous les ouvriers, à tous les travailleurs ; mais il faut que l'on comprenne qu'une condition est nécessaire pour qu'il en soit ainsi ; c'est que la répartition des produits du travail doit se faire avec justice. Aussi nous qui fêtons le travail, pouvons-nous le fêter avec raison, puisque l'association rend le travail profitable à tous parmi nous. En le fêtant nous fêtons en même temps l'association et ses bienfaits.

Mais combien peu d'ouvriers peuvent en faire autant ! Vous êtes le premier, vous êtes encore le seul exemple dans le monde d'une Asso-

ciation concentrant toutes les sources de bénéfices au profit de tous ceux qui les produisent. A vous donc, il appartient de fêter avec raison le travail, de fêter l'association dans toutes les fonctions de votre activité et de votre existence. En agissant ainsi, vous faites une bonne chose ; car vous pouvez attirer l'attention de vos frères, les ouvriers malheureux, sur ce qui est à faire pour que le travail donne le bonheur pour eux, comme pour vous.

Malheureusement, le travail est loin de donner à tout le monde ces satisfactions. Nous vivons à une des époques industrielles les plus incertaines qui peut-être aient jamais existé ; époque de concurrence industrielle effrénée, de dépréciation de la valeur des produits, de baisse désordonnée des salaires. C'est le temps de nouvelles luttes féodales dont l'action est transportée dans l'industrie et dont les victimes sont les ouvriers.

Dans l'ancien temps, les seigneurs se faisaient la guerre entre eux ; mais c'était par les armes que se vidaient leurs jalousies et leurs haines, et c'étaient les serfs et les paysans qui avaient à en pâtir, à en supporter les désastres et les dévastations, en même temps qu'à satisfaire aux nouvelles convoitises des oppresseurs.

Aujourd'hui, ce sont de nouvelles luttes féodales mais d'un autre genre, c'est la guerre féodale des rivalités industrielles et financières ; c'est la concurrence dépréciative sans limite et sans frein ; c'est la lutte des tarifs entre industries ; c'est par ces rivalités et ces luttes industrielles insensées qu'on arrive à l'avilissement des prix et des salaires ; et ce sont les classes ouvrières qui sont victimes des rivalités. Pour combler ces désordres, les ouvriers sont condamnés à toutes les douleurs des grèves, des chômages et de la misère ; ce sont eux qui en supportent les douloureux désastres comme les paysans et les serfs d'autrefois.

Voilà, mes amis, les malheurs que notre époque comporte, malheurs auxquels notre association a pu jusqu'ici se soustraire dans une mesure, quoi qu'elle ait certainement à souffrir des désordres que la lutte industrielle dont je viens de parler produit dans les affaires.

C'est en face de ces dangers que nous devons serrer nos rangs, nous armer de courage pour bien éviter les pertes et le coulage ; nous devons considérer parmi nous ceux qui ne soutiendraient pas les intérêts de l'Association comme aussi dangereux que des voleurs. Car, en effet, ils détourneraient les ressources de leurs camarades. Il faut que parmi nous chacun emploie bien son temps et utilise les matières qui lui sont confiées ; que l'économie et l'ordre règnent partout dans les opérations et les travaux de notre association.

Chacun de vous a son intérêt engagé dans celui de l'Association entière ; il faut que chacun de vous soit un agent, un élément d'activité, d'ordre et d'économie industrielle ; c'est à cette condition que les salaires et le travail se maintiendront parmi nous ; c'est vous qui

avez en mains les éléments de votre fortune, sachez les faire prospérer.

C'est ainsi qu'au milieu de l'anarchie industrielle et du désarroi du travail qui, de plus en plus, vont s'accroître, sous l'exploitation désordonnée du féodalisme actuel, que notre association servira de fanal pour revenir aux principes de justice et d'équité sur lesquels l'industrie devra s'établir dans l'avenir.

Quel beau rôle pour l'association du Familistère si elle sait servir d'exemple, comme je l'espère, pour aplanir un jour les difficultés que l'état présent de l'industrie amoncelle, en les remplaçant par le travail fécond, le bien-être, la paix et la liberté sociale.

En attendant, je vous convie, mes amis, à solliciter l'attention des pouvoirs publics dans toute la mesure possible, pour que le gouvernement cherche à faire cesser cette déplorable concurrence dépréciative et déloyale des produits du travail, à empêcher l'abaissement des salaires au-dessous des besoins des travailleurs, à faire que des syndicats soient constitués à cet effet en même temps qu'ils auraient à réglementer le nombre d'heures de travail maximum de la journée de travail.

Ce premier pas fait, on ne verra plus la marchandise tomber à des prix qui ne peuvent plus donner à l'ouvrier que la misère en partage. C'est là, mes amis, un but que nous devons poursuivre sans relâche dans l'intérêt des ouvriers de tous les pays.

En même temps, le gouvernement devrait agir pour établir la mutualité ouvrière, de manière à garantir tous les citoyens contre les douleurs de la misère et de l'abandon. Tout cela, mes amis, vous n'avez pas à le demander pour vous-mêmes puisque tout cela existe ici et que vous avez bien plus, puisque vous êtes en possession de vos moyens de travail et de production et, par conséquent, participant aux bénéfices en proportion du travail que vous avez fait et des services que vous avez rendus ; mais, ce dont vous jouissez vous-mêmes, la fraternité vous prescrit de le faire obtenir à vos frères dans la nation française toute entière, et je dirai plus, dans le monde entier ; car, la justice et le bien n'ont pas de frontières.

Si, partout, le travail était considéré comme le titre le plus glorieux dont l'homme puisse orner sa carrière, il serait en même temps plus protégé qu'il ne l'est par les mœurs et les lois, et l'on ne verrait plus le travailleur invalide et sans ressources abandonné au dénûment et obligé de mendier son pain. C'est donc une noble pensée de fêter et de glorifier le travail, car, nous contribuons ainsi à attirer l'attention sur lui.

L'absence de garanties pour la masse des classes laborieuses est aujourd'hui la cause des revendications sociales qui se produisent partout. Ce sont donc ces garanties que nous devons de toutes nos forces aider à conquérir.

Malgré qu'on ne se rende pas encore bien compte des droits du travail et qu'on ne comprenne pas la grandeur des bienfaits qu'il peut répandre sur la terre, le sentiment de sa puissance s'impose inconsciemment à tous les esprits.

On sent qu'il y a un déni de justice révoltant dans la condition misérable et sans garanties faite au travail et, partout, germent des revendications plus ou moins confuses ou violentes que la sagesse des gouvernements devrait faire disparaître.

Premièrement. — En établissant la mutualité nationale contre la misère, de manière à assurer le lendemain des classes laborieuses et pauvres, en prélevant sur la production et sur la richesse les ressources nécessaires à l'institution de cette mutualité;

Deuxièmement. — En refrénant la concurrence dépréciative des produits du travail par de sages moyens de réglementation sociale du prix des salaires et des heures de travail;

Troisièmement. — En décidant l'organisation de syndicats de l'industrie et du travail chargés de régler toutes ces questions;

Quatrièmement. — En favorisant, dans toutes la mesure du possible, la participation des ouvriers aux bénéfices de la production, par l'association du travail au capital et de l'ouvrier à l'industrie.

Voilà les questions dominantes de notre époque, celles à la solution desquelles tous les hommes de bonne volonté doivent concourir.

Tous les pays, à l'instar de la France, ont depuis quelques années provoqué des enquêtes sur la situation faite aux classes ouvrières.

Tantôt ce sont les gouvernements mêmes qui instituent ces enquêtes, tantôt ce sont les citoyens qui en prennent l'initiative. Les journaux des Etats-Unis donnent, en ce moment, sous l'inspiration du journal *l'Age d'Acier*, les plus remarquables exemples sous ce rapport.

Quelle solution se dégage de ces recherches, de ces enquêtes et de cette expression des opinions?

Les remèdes proposés tendent généralement à ceux que je viens de vous indiquer.

Mais, outre ces remèdes, il est admis aujourd'hui que les causes des souffrances du travail et de l'industrie sont maintenant universelles; aussi, ceux qui voient plus profondément dans les difficultés présentes sentent-ils la nécessité d'une entente entre les nations, comme complètement indispensable des mesures d'ordre intérieur, de façon à ce que l'équilibre s'établisse entre les nations elles-mêmes.

Il est pourtant un fait à signaler et qui domine tous les autres, fait qui serait bien propre à rassurer tous ceux qui, faute de comprendre, ont crainte des réformes nécessaires; ce fait, le voici :

C'est que du jour où l'on prélèvera sur la production et sur la richesse acquise de quoi donner aux classes laborieuses l'assurance du lendemain, la consommation s'élèvera dans de telles proportions au sein des

nations que la production trouvera tous les débouchés qui lui sont nécessaires; alors, le travail ne fera plus jamais défaut, parce que chacun consommera en raison de ce qu'il aura produit.

Alors, mes amis, tout le monde fera comme nous, tout le monde fêtera et célébrera le travail.

Il sera glorieux pour nous si nous y avons contribué en quelque chose. Appliquons tous nos efforts pour atteindre ces résultats!

La Fête. — Favorisée par un temps exceptionnellement beau, notre fête du travail a vivement impressionné les visiteurs étrangers à la localité, plus nombreux qu'à aucune autre précédente fête; l'entrain des familistériens et leur joyeuse humeur n'a pas faibli un seul instant, pendant les deux jours consacrés à la glorification du travail et à la jouissance des plaisirs qu'il procure.

Nos fêtes, nous le disons avec satisfaction, ont un caractère que ne peut faire supposer le spectacle des réjouissances publiques d'une autre population, pas plus nombreuse que celle du Familistère.

Dans quelle commune de 1.880 habitants trouverait-on 150 citoyens groupés en sociétés de musique, de gymnastique, de tir à l'arc, de pompiers; tous faisant preuve de qualités et d'aptitudes réelles? Dans quel village de même importance, une municipalité pourrait-elle réunir des sommes comparables à celles distribuées en récompenses ou dépensées en préparatifs de fête.

Y eût-il un groupe de l'ordre individualiste assez riche pour rivaliser avec le Familistère dans ses manifestations joyeuses, il ne s'en dégagerait jamais les sympathiques et franches démonstrations seulement possibles dans un centre où les intérêts sont solidarisés, harmonisés.

Dans la moindre localité, une douzaine de marchands, de revendeurs, de débiteurs partagent la population en une douzaine de fractions rivales, ennemies. Le patron du cheval blanc et toute sa parenté ne peuvent se regarder en face avec le limonadier et ses cousins de l'estaminet de la jeune France. La concurrence entretient entre tous les habitants des hostilités permanentes fomentées par la divergence des intérêts.

Au milieu de ces inimitiés, le travailleur, par raison de gagne-pain, est souvent obligé d'affecter une apparente soumission envers les uns ou les autres, qui le rend méfiant et l'empêche de se livrer sans réserve aux attractions d'une fête convenablement organisée.

Au reste, quel autre groupement humain que le Familistère a moralement et rationnellement le droit de célébrer la fête du travail.

Ailleurs, on fêtera le commerce, l'industrie, mais on n'osera s'élever à la glorification du travail.

Il serait vraiment ironique et souverainement démoralisateur de voir déclarer Dieu le Travail, dans une société dépourvue d'institutions en faveur des travailleurs malheureux.

S'imaginer-t-on la ville de Paris voulant exalter le Travail, avec ses 150,000 déshérités inscrits aux bureaux de l'assistance publique, avec ses légions d'ouvriers en chômage, avec tous ses loqueteux repoussés dans des logis infects.

La fête du travail est et restera le monopole des hommes délivrés de l'esclavage, de la misère et du salariat; à moins qu'il ne se trouve quelque part des citoyens désireux de puiser dans la glorification du Travail les forces morales et les généreux sentiments qui soutiennent le courage des initiateurs du progrès social.

Les fêtes familistériennes ont un caractère unique, parce qu'elles sont les manifestations de travailleurs associés, solidarisés; fait, lui-même, exceptionnel dans nos sociétés violentées par la concurrence, rongées par la spéculation.

Suivant la coutume, les différents corps de l'association se sont réunis dans la cour centrale. Puis sociétés et groupes scolaires avec drapeaux et bannières déployées, les draperies agitées par la brise printanière, les médailles étincelantes sous les rayons du soleil de mai, se sont dirigés vers le théâtre conduits par la société musicale.

Plus d'un n'a pu prendre place et assister à la distribution des récompenses, tant était grande l'affluence des visiteurs.

Le discours de M. Godin a été écouté avec le plus grand recueillement; d'après la physionomie des auditeurs, nous pouvons dire que tous en ont compris la portée et la profonde signification.

Pendant les intermèdes, entre le discours de M. Godin et les distributions des récompenses aux travailleurs de l'association et aux élèves des écoles, la société musicale a obtenu et bien mérité d'enthousiastes applaudissements.

Une mention toute spéciale revient au chœur des écoliers. Ils ont remarquablement chanté le chœur « Le Chat et le Rat ». Notre sympathique chef de musique, M. Poulain, a toute raison d'être fier de ses jeunes élèves: ceux-ci doivent être reconnaissants envers l'association qui sait leur procurer d'aussi bons maîtres.

La tenue des écoliers était très satisfaisante; nous pouvons dire qu'elle correspondait au soin et au zèle que les maîtres apportent à l'éducation et à l'instruction des élèves au Familistère.

Nous terminerons ce compte-rendu par une constatation d'ordre social, très-opportune en ce moment de crise commerciale. La société du Familistère a fait 4.000 fr. de frais environ; les dépenses individuelles, pendant ces deux jours, peuvent être évaluées sans exagération à 6.000 fr. Cela représente un mouvement commercial, en deux jours, de 10.000 fr.; dans un groupe de 2.000 habitants. Une manifestation du même genre dans toute la France, dont la population est 18.000 fois plus nombreuse que celle du Familistère, aurait donc mis en circulation, dans le même temps, une somme totale de 180.000.000 fr.

Au Familistère, on sait créer la richesse, mais on sait aussi la distribuer de telle sorte qu'elle circule sans cesse sans jamais créer des engorgements et des perturbations.

(Tiré du journal *le Devoir*.)

SPIRITISME ET TRANSFORMISME (SUITE)

(Voir la *Revue* du 15 Mai 1886)

LES TRANSFORMISTES ACTUELS. — De nos jours des naturalistes distingués et des savants ont adopté le transformisme, et cherchent à le propager avec une conviction et un zèle étonnants; on dirait les apôtres d'une religion nouvelle, dont l'intéressant vulgarisateur Flammarion serait le Saint-Paul. D'où peut provenir un pareil engouement pour une doctrine insuffisamment démontrée?

De ce que beaucoup de penseurs de notre époque mécontents de la cosmogonie, de certains dogmes et des sévères exigences du catholicisme, se sont lancés avec ardeur dans des voies nouvelles pour y chercher les lois qui régissent l'univers. M. Flammarion dans son intéressant ouvrage, *Le Monde avant la création de l'homme*, nous met parfaitement au courant des connaissances acquises sur cet important sujet, y compris le transformisme, mais il ne nous donne pas des preuves suffisantes de la variation des espèces dans la succession des êtres; il nous montre

l'analogie des formes osseuses entre certaines espèces, de classes, d'ordres et de genres différents, mais leur filiation n'est pas démontrée. Il cite d'abord, d'après M. Martins, l'axolott, gros têtard d'un lac voisin de Mexico qui se transforme en grenouille, (ce sont plutôt des métamorphoses que des transformations d'espèces).

La loutre aquatique aurait les mêmes ancêtres que la martre terrestre, à cause de certaines ressemblances d'ossature, de pelage et de genre de vie ; mais il reste à trouver la filiation de chacune d'elles ; ainsi que pour le phoque et le chien de Terre-Neuve qui présentent une certaine analogie de dentition, de langue, de caractère et de goût de natation. Les cétacés seraient les ancêtres des phoques et des morses, qui à leur tour seraient les ancêtres des mammifères terrestres. Les pingouins et les manchots seraient les ancêtres des palmipèdes et des échassiers, oiseaux terrestres. Certains palmipèdes marins seraient parents des vautours et des aigles. Les hirondelles de mer et de terre auraient la même origine. Que doit-on penser de ces insinuations hypothétiques non démontrées qui font dériver les animaux terrestres des animaux marins venus les premiers ? Ne serait-il pas plus naturel de supposer que les animaux marins et terrestres constituent deux faunes distinctes, créées dans des milieux différents, où chacune a sa vie propre, sans jamais se mêler ? Cela n'empêche pas d'admettre, que dans chacune des deux faunes, peuvent se trouver des espèces et des genres, ayant entre eux certaines ressemblances d'ossature, de caractère et de manière de vivre, sans que pour cela ils aient la moindre parenté.

M. Martins dit que lorsque les animaux changent de milieu, les organes de leurs descendants se modifient, soit en se développant soit en s'atrophiant, suivant les exigences de leur nouvelle situation ; mais cela ne prouve pas qu'il y ait formation d'espèces nouvelles ; car il est probable que si les dits animaux modifiés étaient replacés dans leur premier milieu, ils reprendraient leur forme primitive par un effet d'atavisme.

M. Darwin prétend que la concurrence vitale a pour effet de transmettre les espèces d'âge en âge en perpétuant chaque utile déviation de structure et d'instinct. Nous ne voyons pas ce bon effet se produire dans les familles humaines où les maux du corps et de l'esprit se perpétuent et s'aggravent de génération en génération, bien plus que les bonnes qualités, surtout dans les mariages entre parents. C'est par la même raison que les agriculteurs sont obligés de changer souvent certaines semences. L'humanité a progressé et progresse en connaissances diverses et en organisation sociale ; mais tout indique que l'humanité a perdu en vigueur et en vitalité depuis son origine ; car nos animaux domestiques croissent et se fortifient pendant la cinquième ou sixième partie de leur vie normale ; en conséquence, l'homme qui n'a acquis son complet développement physique qu'à 21 ou 23 ans devrait vivre environ 120 ans,

tandis qu'il ne dépasse guère 40 ans en moyenne, et bien rarement 80 ans; ce qui nous montre que l'humanité a plutôt décliné que progressé au physique; elle aurait cependant dû, mieux que toute autre espèce animale, profiter de la concurrence vitale, car les hommes ou les peuples ont été presque toujours en guerre entre eux, et on ne voit pas que l'humanité y ait gagné; au contraire, les nations enrichies par les conquêtes sont tombées souvent plus vite que les autres. En outre par son intelligence et sa persévérance, l'homme est parvenu à détruire ou à diminuer plusieurs espèces animales dangereuses ou nuisibles; il a multiplié les végétaux et les animaux qui lui étaient utiles, (avantages que les animaux n'ont pas); Qu'en est-il résulté? L'humanité s'est considérablement accrue; mais la vie humaine écourtée par ses trois mille maladies internes ou externes paraît n'avoir rien gagné à la prétendue loi de sélection. Nous ne suivrons pas M. Flammarion dans ses études sur l'organisme élémentaire, la Monère, le Protoplasma, etc. Il est possible que ces êtres primitifs proviennent de sporules ou de germes inconnus. M. Flammarion dit d'après la Bible que Dieu, a donné à la mer et à la terre le pouvoir de produire des végétaux et des animaux; il conclut de là qu'elles ont la faculté de transformer les espèces; ce qui est loin d'être prouvé.

Dieu a donné la faculté de développer et d'entretenir les êtres organisés à la mer et à la terre qui leur fournissent de leur sein les substances nutritives nécessaires; mais un pouvoir supérieur peut seul leur donner le principe de vie qui les engendre et les fait vivre. La terre et l'eau, pas plus que les mères de famille, ne peuvent créer et transmuter leur progéniture qui, malgré quelques déviations accidentelles, tend toujours à revenir à la forme ancestrale.

A l'époque secondaire, nous voyons de grands reptiles se montrer tout à coup; on ne trouve pas leur filiation avec les animaux essentiellement marins et différents de l'époque primaire. A l'époque tertiaire, la transition est encore plus tranchée entre les reptiles et les premiers mammifères qui apparaissent brusquement dans des formations dont les formations dans les couches sous-jacentes et voisines ne contiennent que des animaux de classes ou d'ordres différents; et comme cela se présente généralement dans les bassins tertiaires non bouleversés, on peut en conclure que ces premiers pachidermes proviennent d'une création directe et non d'une origine ancestrale.

Quant aux pachidermes qui succèdent aux premiers, le naturaliste Gaudry trouve une si grande analogie entre eux, qu'il admet leur commune parenté.

Ainsi le squelette du Paléothérium ressemble beaucoup à celui du Rhinocéros son successeur.

L'analogie d'ossature n'est pas un moyen suffisant pour décider la parenté des espèces; ainsi nous avons vu que des animaux aquatiques et terrestres avaient entre eux une certaine ressemblance dans leur

charpente osseuse, mais que leur parenté ne pouvait pas être admise, vu l'absence de filiation, et des différences radicales sous tous les autres rapports. Malgré une certaine ressemblance dans l'ossature entre la première et la deuxième série des pachidermes, puis entre cette dernière et celle des ruminants leurs successeurs, il reste encore entre elles tant de dissemblances, que nous ne pouvons pas admettre leur parenté, vu qu'on ne trouve pas de filiation entre elles. M. Flammariion ne parle guère des carnassiers, surtout des grands chats qui abondaient à la fin de l'époque tertiaire ; leur organisation tranchée et nouvelle le gênait probablement pour leur trouver des ancêtres vraisemblables.

Quant aux singes, dont les plus anciens dits Lémuriens et voisins des Chéiroptères ont apparu dans l'Eocène premier tiers de l'époque tertiaire, M. Flammariion n'épargne rien pour faire connaître leur histoire ; citations tirées des meilleurs naturalistes, récits intéressants sur leur compte, nombreuses figures montrant la filiation de diverses espèces jusqu'à l'homme, etc.

Tant d'études et de sollicitudes ne sont pas de trop pour connaître ceux qu'on dit être nos ancêtres et maintenant nos arrières-petits-cousins.

Naturellement l'origine des singes doit aussi nous intéresser, elle est très difficile à trouver ; on est obligé de la faire remonter jusqu'aux pachidermes, mais la dissemblance est telle, qu'il y a dû avoir entre eux une longue filiation d'espèces intermédiaires ; jusqu'à présent on n'en a pas trouvé une seule ; cependant on a trouvé une ou deux mâchoires qu'on peut rapporter à des espèces intermédiaires ; c'est bien peu au milieu de l'abondance des autres fossiles ; faute de mieux on s'en est contenté pour admettre que les singes descendaient des Pachidermes.

L'obscurité ancestrale des singes est peu flatteuse pour eux, seigneurs de l'animalité comme étant nos descendants ; mais le service qu'ils nous ont rendu, en nous ouvrant les voies de la vie, leur vaudra l'application de ce vieil adage : « Qui sent bien son pays n'a pas besoin d'aïeux ».

L'HOMME. — Quatre anthropoïdes se disputent l'honneur d'être notre progéniteur direct. Le Gibbon, l'Orang-Outang, le Chimpanzé et le Gorille. M. Flammariion donne la palme au Gorille ; mais il y a d'énormes différences entre l'homme et le Gorille ; celui-ci a des bras d'une extrême longueur, des dents et une tête tout à fait différentes ; mais la plus grande différence consiste dans le volume et le poids du cerveau. Pour l'Européen (homme et femme) le cerveau pèse en moyenne le 1/50 du corps, pour le nègre 1/55, pour les Australiens 1/60 environ, pour le Gorille 1/148. On voit que le cerveau du Gorille ne pèse que les 2 cinquièmes de celui de l'Australien.

Nous pouvons facilement comparer le Gorille actuel à l'Australien ; la différence entre eux est capitale. Comme la nature ne fait pas de pareils sauts, les métamorphistes admettent qu'il y a eu un homme-singe inter-

médiaire entre le Gorille et l'homme vers la fin de l'époque tertiaire. Mais personne n'a encore pu trouver la moindre trace de cet homme-singe; tandis qu'on trouve en abondance les fossiles de toutes les espèces de singes. Comment ce singe hypothétique n'a-t-il pas au moins laissé deux ou trois mâchoires qui constateraient son existence? d'autant plus qu'il a dû exister un grand nombre de générations intermédiaires pour transformer progressivement le Gorille en homme. Il faut avouer que la nature se montre bien capricieuse de soustraire aussi systématiquement aux regards des naturalistes toutes les espèces nombreuses, diverses et tranchées dont elle fournit en abondance les fossiles.

L'opinion publique jugera la question.

Pour soutenir le transformisme et combattre le système des créations successives, M. Flammariou dit qu'il est absurde d'admettre que les végétaux et les animaux aient surgi subitement, par l'effet d'un coup de baguette magique, dans leur complet développement.

Il a raison, les moyens violents sont généralement destructeurs, tandis que les moyens producteurs sont généralement calmes et lents.

La création des végétaux nouveaux peut s'expliquer ainsi: il suffit que la nature produise ou modifie leurs semences pour qu'ils germent et se développent seuls avec une modification quelconque, dans le milieu qui leur convient, ou la plupart prospèrent naturellement sans culture; on peut dire qu'il en est à peu près de même pour tout ou partie des animaux ovipares qui, sous ce rapport, présenteraient une certaine analogie avec les végétaux. Mais pour les mammifères, et l'homme surtout, et même pour les oiseaux, il ne suffit pas de naître, les secours maternels leur sont indispensables pendant leur enfance, sans cela ils périssent. Dans l'état de nos connaissances actuelles, nous ne pouvons expliquer ni leur création, ni leur transformation qui doit être rapide, puisque nous ne trouvons jamais les intermédiaires entre les espèces diverses et successives, souvent très différentes. Malgré ces obscurités, le système des créations successives ou des transformations promptes, s'accordent mieux avec l'attentive observation des faits, que le transformisme progressif qui ne peut pas être démontré.

Examinons si la cause du transformisme sera mieux servie par les êtres vivants que par les fossiles. D'après Lamarck, Flammariou et autres, les lois de la nature sont immuables, elles continuent leur effet actif, tant qu'elles n'en sont pas empêchées par une cause suffisante; ils disent que la nature a créé et crée encore; en conséquence si le transformisme progressif a fonctionné dans le passé, il doit continuer à fonctionner aujourd'hui, suivant la loi du progrès général et constant qu'ils admettent. Ainsi maintenant comme jadis, les diverses espèces d'êtres doivent tendre à progresser par l'effet de la concurrence vitale; nous devons en conséquence trouver vivantes beaucoup d'espèces intermédiaires que nous avons vainement cherchées entre les fossiles des espèces à formes tran-

chées. Ainsi les intermédiaires qui séparent l'homme du singe devraient exister présentement, car d'après la dite loi naturelle, toute espèce organisée doit progresser par voie de sélection. Donc, parmi les singes actuels, nous devrions en voir quelques-uns en progrès, qui plus ou moins devraient approcher des Australiens, comme : savoir allumer du feu, se vêtir ou se servir d'outils autres que leurs organes, choses qui différencient l'homme des animaux, mais nous ne voyons rien se produire en ce genre. Par la même raison, nous devrions voir les précurseurs des carnassiers et des mammifères vivants ; ce qui montrerait leur filiation et prouverait que les espèces qui leur sont inférieures sont en voie de progrès.

Au contraire, entre la plupart des espèces vivantes il y a les mêmes sauts qu'entre leurs congénères fossiles, sans qu'on voit leurs intermédiaires ; d'où nous pouvons conclure que la loi de la sélection n'existe pas maintenant. On dira peut-être que tant que le monde a été une création progressive, les êtres organisés ont suivi une marche progressive, et que, maintenant, le monde étant en repos relativement aux époques antérieures, les êtres organisés sont par la même raison stationnaires. Dans ce cas, la loi de progression pour les êtres ne serait pas constante mais temporaire ; cela nous ramènerait au système des époques de création ou de transformation brusque. Ainsi nous voyons que les espèces vivantes pas mieux que les fossiles ne démontrent le transformisme.

(A suivre)

AMY DE L'ARDÈCHE

SOCIÉTÉ ATMIQUE ET APPARITIONS DE KATIE KING

Un *vieux spirite*, que je n'ai pas l'honneur de connaître, a demandé, récemment, à la *Société atmique*, de Paris, (1) « quelle était sa façon de penser au sujet des *matérialisations d'Esprits* » et comment elle explique ce phénomène ?

La Société atmique a fait une réponse (2) de laquelle il résulte que « dans le cas d'apparition l'objet qui captive l'attention des observateurs n'est pas un objet solide... Que dans ce phénomène la cause efficiente de l'apparition agit immédiatement sur le cerveau des assistants qu'elle affecte, sans passer par le sens dont elle n'a aucun besoin, et cela dans la mesure et en raison du degré et des conditions d'impressionnabilité des assistants. » Elle ajoute : « Nous en avons tous les jours un exemple dans le magnétisme où la cause efficiente produit sur tel sujet plutôt que sur tel autre le phénomène appelé *suggestion*. Dans ce cas le sujet dévore un navet avec la conviction que c'est une poire délicieuse, et

(1) *Revue spirite* du 15 avril.

(2) *Revue spirite* du 1^{er} mai.

« cette conviction est aussi grande chez lui qu'elle peut l'être chez les
« personnes qui voient et touchent une apparition. »

A l'appui de sa théorie, la Société atmique cite quelques lignes empruntées à la page 156 des *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, de William Crookes : « Les mains et les doigts, dit l'illustre savant, ne
« m'ont pas toujours paru être solides et comme vivants. Quelquefois, il
« faut le dire, ils offraient plutôt l'apparence d'un nuage vaporeux con-
« dense en partie sous forme de main, *tous ceux qui étaient présents ne*
« *le voyaient pas également bien*. Par exemple, on voit se mouvoir une
« fleur ou quelque autre petit objet ; un des assistants verra une vapeur
« lumineuse planer au-dessus ; un autre découvrira une main d'appa-
« rence nébuleuse, tandis que d'autres ne verront rien autre chose que
« la fleur en mouvement. »

La Société atmique se garde bien de reproduire le passage tout entier ; mais elle ajoute, faisant allusion à des faits spirites observés à Paris, sous l'Empire : « Chez Mme Tacher de la Pagerie, il en fut de même. Tous les
« invités *sans en excepter un seul* voyaient remuer, sans cause appa-
« rente, le bracelet que la maîtresse de la maison portait à son bras ;
« mais tous ne voyaient pas également bien la main qui paraissait être la
« cause de ce mouvement. Il en était de même pour les sensations pro-
« duites sur le toucher ; elles étaient loin d'être ressenties de la même
« façon par chacun des assistants. »

La Société atmique explique ensuite, à sa manière, comment on a pu photographier Katie King, et, dans d'autres circonstances, constater l'altération du poids des corps.

Au sujet des cheveux coupés dans la chevelure de Katie, et conservés après la disparition de celle-ci, la Société dit encore : « Ou les cheveux
« en question étaient d'une nature identique au reste du corps apparent
« de Katie, ou c'étaient de véritables cheveux. Dans le premier cas, ces
« cheveux auraient nécessairement disparu avec le reste du corps *quand*
« *la cause qui produisait l'apparition avait cessé d'agir*. Si comme on le
« dit, ces mêmes cheveux sont restés visibles et même tangibles, après
« la disparition de Katie, c'est-à-dire quand l'action, inconsciente du
« médium avait cessé, dans ce cas, il faut reconnaître que cette mèche
« de cheveux était préexistante à l'apparition et a constitué un apport.
« En effet, la théorie des *apports*, si souvent agitée dans ce journal, suffit
« amplement pour expliquer le phénomène qui devient, grâce à elle,
« d'une grande simplicité. »

A cette réponse, d'ailleurs intéressante, on peut trouver plusieurs objections. L'une d'elles consiste à faire remarquer à la Société atmique qu'elle a choisi, dans le livre de William Crookes, les faits de matérialisation les plus élémentaires, pour établir le système qu'elle nous présente, après avoir rapproché habilement ces faits d'autres phénomènes, à peu près semblables, observés ailleurs (chez Mme Tacher de la Pagerie).

En effet, s'il n'y avait, dans les *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, rien de plus concluant que le passage cité par la Société atmique, on pourrait s'imaginer assez facilement que la *cause efficiente* (c'est-à-dire l'*Esprit* visiteur) a seulement magnétisé ou hypnotisé les personnes présentes. L'ombre de Katie se serait alors montrée, un peu plus à l'un des assistants, un peu moins à l'autre, selon que le cerveau de celui-ci aurait été plus influencé que le cerveau de celui-là, par l'action de l'*Esprit*.

Malheureusement, par l'argumentation de la Société atmique, le livre de W. Crookes contient d'autres faits, beaucoup plus précis. Si nous reprenons d'abord le passage, dont une partie seulement a été reproduite, au point où la Société atmique l'a coupé habilement, nous verrons qu'à la même page 156, après avoir écrit ces lignes : « *tandis que d'autres ne verront rien autre chose que la fleur en mouvement,* » M. Crookes continue ainsi : « J'ai vu plus d'une fois d'abord un objet se mouvoir, puis un nuage lumineux qui semblait se former autour de lui et enfin le nuage se condenser, prendre une forme, et se changer *en une main parfaitement bien faite*. A ce moment *toutes les personnes présentes pouvaient voir cette main*. Cette main n'est pas toujours *une simple forme*, quelquefois elle semble parfaitement animée et très gracieuse ; les doigts se meuvent et la chair *semble être aussi humaine que celle de toutes les personnes présentes*. Au poignet ou au bras elle devient vaporeuse et se perd dans un nuage lumineux. »

Voilà un fait que la Société atmique ne cite pas. Il a cependant son importance, car il en résulte que l'apparition prend quelquefois une consistance bien difficile à expliquer par la seule théorie de la suggestion hypnotique.

Mais nous allons trouver mieux encore.

A la page 17 de l'appendice de son ouvrage, M. Crookes dit ceci : « J'ai si bien vu Katie, récemment, lorsqu'elle était éclairée par la lumière électrique, qu'il m'est possible d'ajouter quelques traits aux différences que, dans un précédent article, j'ai établies entre elle et son médium. J'ai la certitude la plus absolue que Mlle Cook et Katie *sont deux individualités distinctes, du moins en ce qui concerne leurs corps*. plusieurs petites marques qui se trouvent sur le visage de Mlle Cook font défaut sur celui de Katie. La chevelure de Mlle Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire ; une boucle de celle de Katie, *qui est là sous mes yeux* et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, *après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de sa tête, et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé,* est d'un riche chatain doré. »

« Un soir je comptai les pulsations de Katie : son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook, peu d'instant après, atteignait 90, son chiffre habituel. En appuyant mon oreille sur la poitrine

« de Katie, je pouvais entendre *un cœur battre à l'intérieur*, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de Mlle Cook, lorsque, après la séance, elle me permettait la même expérience. L'expérience de la même manière, les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car au moment où je fis mon expérience, Mlle Cook suivait un traitement médical pour un gros rhume. »

On voit qu'il y avait, dans les séances auxquelles ces passages se rapportent, autre chose que des *hallucinations*, chez les assistants. C'était bien un corps, ayant toutes les apparences de la *matérialité*, qui se trouvait devant M. Crookes et devant les autres témoins ; et tous le voyaient de la même manière, parce qu'il était assez matériel pour impressionner les sens de chacun.

Était-il aussi matériel qu'un objet ordinaire ? Assurément non. La Société atmique n'a donc pas besoin de faire remarquer que ce n'était point un *corps solide*, car le bon sens seul nous le dit. C'était une forme fluide *matérialisée* (et non rendue *entièrement matérielle*) à l'aide des forces vitales, ou périspritaes, du médium. Cette forme avait emprunté à Mlle Cook, endormie et épuisée, une partie de ses fluides, qui, combinés avec ceux de l'esprit, avaient par la volonté de celui-ci, pris une apparence réelle. Katie était une femme paraissant organisée comme les autres (M. Crookes nous a dit qu'il entendait les battements de son cœur) si nous admettons que le périsprit conserve fluidiquement, après la mort, la forme, les parties internes du corps physique, et même les vêtements qui paraissent ce corps durant la vie charnelle. Mais cet Esprit n'avait pu prendre à son médium le système nerveux, le sang, en un mot la force matérielle qui nous permet de vivre longuement de l'existence terrestre. Katie n'était donc qu'une *ombre*, rendue tangible, par l'absorption et la condensation dans sa propre forme, des fluides du médium. Elle restituait bientôt ces fluides, et redevenait invisible, laissant le sujet épuisé reprendre plus ou moins vite l'état normal.

Un fait analogue, mais beaucoup plus ordinaire, a lieu dans les expériences de magnétisme. Lorsque le fluide se dégage, dans une forte proportion, des doigts de l'expérimentateur, celui-ci perd ses forces. Il s'en aperçoit très bien en se sentant affaibli, épuisé, comme s'il avait subi, par exemple, une saignée abondante, ou s'il n'avait pas pris de nourriture depuis plusieurs heures. Dans le premier comme dans le second cas, il y a perte de fluide ; mais dans le premier cas le fluide sert à donner une certaine consistance matérielle, — mais non pas *absolument matérielle*, car ce serait impossible — la forme ordinairement invisible, de l'Esprit. La densité de cette matérialisation est en rapport avec la quantité de fluide fournie par le médium. Celui-ci pèse moins alors que dans l'état normal et l'esprit possède ce qui manque au sujet matériali-

sateur. Si on les pesait ensemble, on obtiendrait le poids ordinaire du médium.

Mais comment se fait-il, dira-t-on, qu'en d'autres expériences les personnes présentes ne voient pas toutes de la même façon l'objet en partie matérialisé ? N'y aurait-il pas là, comme le prétend la Société atmique, la preuve que la « cause efficiente » produit, sur tel individu plutôt que sur tel autre, le phénomène de la suggestion hypnotique !

La réponse est bien simple. Si parmi les personnes présentes, toutes, — dans le cas seulement de matérialisations peu intenses — ne sont pas impressionnées d'une manière égale, cela ne peut tenir qu'à la sensibilité plus ou moins grande de leurs organes. Lorsque plusieurs individus examinent des objets ordinaires, chacun d'eux les voit à peu près de la même manière ; cependant, bien souvent, l'un aperçoit des détails qu'un autre, placé à la même distance, ne voit pas. Pour les objets fluidiques la loi est la même. De bons yeux les verront bien et percevront certains détails que de mauvais yeux ne découvriront qu'avec peine.

L'impression que ces objets produisent, ne peut donc être hypnotique. Il n'y a point là de « suggestion » opérée par la « cause efficiente » qui n'agit d'ailleurs que sur le médium.

Quant aux sensations produites sur le toucher, c'est en vain que la Société atmique objecte, à l'appui de sa théorie, et en faisant allusion à d'autres faits spirites, que ces sensations « étaient loin d'être ressenties de la même façon par chacun des assistants. » Cela prouve tout simplement que l'Esprit voulait produire, par le toucher, une impression plus vive chez les uns que chez les autres, et qu'il déployait plus de force (force toujours factice prise au médium) pour poser sa main sur l'épaule de telle personne, et moins de force pour appuyer cette même main sur le front ou sur les genoux de telle autre personne.

Du reste, les objections de cette nature, si elles ont quelque consistance, lorsqu'on les appuie sur des faits de matérialisations partielles et peu prolongées, ne peuvent être maintenues en présence des faits plus positifs obtenus par W. Crookes et cités plus haut.

D'un autre côté, la Société Atmique fait un rapprochement qui n'a pas sa raison d'être. L'hypnotisé « qui dévore un navet avec la conviction que c'est une poire délicieuse » ne peut être comparé aux expérimentateurs sérieux, et parfaitement éveillés, comme M. Crookes et ses amis. On oublie trop facilement, il me semble, que l'état de veille ne cède la place à l'état hypnotique que chez peu d'individus, ayant une organisation nerveuse particulière. Si l'on en croyait les adversaires du Spiritisme, nous serions tous hypnotisables, tous médiums et tous susceptibles d'hallucinations. C'est une erreur qu'il est bon de signaler.

La Société Atmique n'admet donc pas la matérialisation — ou plutôt la *semi-matérialisation* — mais elle admet l'*apport*. Dans ce cas, l'appar-

ritior. de Katie-king s'expliquerait par l'hallucination hypnotique des assistants ; cependant, comme Katie était présente, elle aurait pu faire un apport. Cette opinion n'est pas admissible.

Il ne répugne, en effet, nullement à la raison d'admettre qu'une boucle de cheveux et qu'un morceau de la robe de Katie, *ayant été détachés d'elle*, aient pu se matérialiser entièrement et rester ensuite entre les mains des personnes présentes. On peut expliquer ainsi ce phénomène :

Le médium prêtait ses fluides vitaux à Katie, mais il ne pouvait lui donner, comme je l'ai déjà fait remarquer, son sang, ses nerfs, en un mot sa personnalité physique tout entière, de façon à ce qu'il fut possible à cet Esprit d'absorber complètement Mlle Cook. La nature s'oppose, d'une manière absolue, à de semblables transformations ; elles seraient en contradiction avec ce principe de continuité qui veut que les êtres naissent et graduellement se développent. Tout autre cependant est la matérialisation d'un petit objet. Là encore, l'Esprit se sert des fluides du sujet endormi, avec lesquels il a donné une résistance matérielle à sa propre forme, et il est bien certain qu'en restituant ces fluides il ne pourra rendre ceux qui vont servir à matérialiser définitivement une partie de sa chevelure ou de son costume. Mais il faut remarquer que cette partie des fluides du médium est peu importante et ne saurait être indispensable à sa vie physique. Une quantité bien plus grande s'est perdue, lorsque l'Esprit a reformé matériellement son corps périsprital, une autre quantité se perdra ensuite dans l'opération qui consistera à restituer les fluides empruntés. Il est donc permis de croire qu'une troisième quantité pourra rester *matérialisée d'une façon définitive*, sous la forme d'un ou de plusieurs objets de petit volume, créés en quelque sorte, par l'Esprit visiteur.

Mais pourquoi, demandera-t-on, les forces vitales peuvent-elles reconstituer matériellement les choses fluidiques ? Il ne nous est pas possible de le dire. Nous savons seulement que le périsprit est composé d'une matière très subtile et très fine, qu'il est gouverné par une volonté, et il nous est permis de croire que cette volonté peut agir sur la matière plus grossière et même sur d'autres fluides. Les faits, du reste, nous donnent la preuve de la réalité des *apports*. Pour expliquer ce phénomène, on pense qu'il est possible aux Esprits de *dématérialiser* ces mêmes objets, en s'aidant des fluides d'un médium, de transporter les objets mis en cet état d'un point à un autre et de les *reconstituer* ensuite, toujours avec le concours des mêmes fluides. La matérialisation spontanée d'un objet qui n'existait plus depuis longtemps (comme la boucle de cheveux de Katie ou le pan de sa robe) ne paraît pas plus impossible. L'Esprit étant le maître et la matière l'esclave, il n'est pas irrationnel d'admettre les transformations d'objets fluidiques en objets matériels.

On peut donc ne pas séparer les deux faits remarqués chez William

Crookes, savoir : la *semi-réalisation* de Katie King, disparaissant à un moment donné, et la *matérialisation complète*, par cet Esprit, d'un objet pris sur sa personne et qui reste. Un fait n'empêche pas l'autre ; le second (*l'apport*) est la conséquence du premier (*l'apparition*). C'est donc, il me semble, à tort que la Société atmique rejette l'apparition telle que la comprennent les spirites pour admettre seulement l'apport, au sujet duquel elle ne fournit aucune explication. ALEXANDRE VINCENT

VISITES AU MÉDIUM SLADE

La Revue a donné, de M. Varroquier, un article tout en faveur de M. Slade ; si M. Victor Meunier l'a malmené, M. Lemonnier, directeur du *Journal les Etats-Unis d'Europe*, Ch. Fauvety, l'éminent philosophe, Eugène Nus, l'auteur des grands mystères, les rédacteurs de divers journaux politiques, les rédacteurs de la *Pensée libre*, etc., etc., affirment que Slade démontre l'existence d'une force intelligente et indépendante de lui. M. V. Michal, journaliste, déclare avoir vu des choses remarquables et incompréhensibles. MM. Bryndam et Carré affirment que les effets produits dont ils ont été les témoins sont vrais et admirables. M. T. Daley et E. P. Daley constatent avoir vu des choses très curieuses. M. H. Wedgwood, 31, queen Ann St, à Londres, ancien magistrat de cette ville, est venu exprès à Paris pour renouveler des expériences avec M. Slade et, après huit jours d'investigations suivies, non seulement il va faire son rapport pour une Société scientifique qui le lui a demandé, mais il a écrit ce qui suit :

« Je viens de Londres pour essayer des séances avec M. Slade, avec
« qui, d'ailleurs, j'ai souvent expérimenté autrefois. J'ai obtenu de l'écri-
« ture en allemand et en français (langues que M. Slade ne comprend
« pas), dans l'intérieur de deux ardoises appliquées l'une sur l'autre,
« le tout empaqueté dans du papier et lié par une corde. Dans une expé-
« rience, je me suis assis sur le paquet des deux ardoises, pendant que
« l'écriture se faisait et, dans une autre expérience, le paquet de deux
« ardoises liées est resté sur la table, sans être touché de M. Slade ni de
« moi. J'ai vu de violents mouvements de meubles en dehors de la
« portée de M. Slade, et me suis assuré qu'il n'y avait aucune attache,
« par laquelle ces mouvements pouvaient être frauduleusement effec-
« tués. »

M. Harry Tate écrit : « J'ai obtenu une séance de M. Slade, aujourd'hui 20 mai 1886, et en suis très satisfait ; j'ai eu une très bonne communication de masœur. — M. James Smith fait le même témoignage. — M. Ajasson de Grandsagne, homme de lettres, 11, passage Saulnier, directeur du *Moniteur général*, dit que : « Les expériences de M. Slade sont vraiment extraordinaires et incompréhensibles. » Il faut se rendre

à l'évidence des faits. Un crayon enfermé entre deux ardoises ne peut exprimer des idées que sous une influence immatérielle. MM. Lheraux, E. Birnmann, professeur à l'Université de Paris, et M. Emile di Rienzi, après deux séances, certifient la sincérité des expériences : écriture directe, boussole qui se meut seule, disparition subite d'un livre. Les affirmations de gens honorables sont trop nombreuses pour les relater toutes.

Il y a des affirmations contraires, assez nombreuses, parmi lesquelles, celles de M. V. Meunier, qui n'a eu qu'une séance et n'a pu se faire l'entière vérité sur la faculté de M. Slade, et quelques autres, très sérieuses. Celle qui suit indique trop durement, selon nous, des appréciations qui pourraient se modifier par d'autres investigations :

Messieurs : Comme depuis quelque temps on parle beaucoup de la médiumnité de M. Slade, nous venons vous demander (M. Poulain et M. Metzger) de vouloir bien insérer dans la *Revue Spirite* le compte rendu ci-joint :

Dans notre première séance — 12 avril 1886 — avec le célèbre médium, nous étions assis : M. Metzger, en face de M. Slade, M. Poulain, entre M. Slade et M. Metzger ; l'interprète, qui n'était pas M. Fritz, à la droite de M. Metzger.

M. Metzger avait apporté deux ardoises. Le médium les examina avec soin, quant à leur solidité, à ce qu'il semble, en choisit une, et avec des efforts par trop visibles, et en s'y reprenant à deux fois, la ramena brisée de dessous la table, en nous assurant qu'**un esprit** était l'auteur de ce *beau chef-d'œuvre* ! En était-il ainsi ? C'est ce qui nous paraît plus que douteux, lorsque nous nous rappelons les *contorsions musculaires* du médium devant le *phénomène*.

M. Metzger, d'ailleurs, on le comprend aisément, n'avait pas apporté ses ardoises pour *mesurer la force physique de la « force spirituelle »* ; mais bien pour obtenir l'*écriture directe* dans des conditions excluant toute possibilité de supercherie.

Après l'expérience (!) de l'ardoise cassée, nous eûmes de l'écriture entre *deux ardoises*. Mais ces ardoises avaient été manipulées à droite et à gauche avant d'être appuyées sur l'épaule de M. Poulain : première cause de doute. — Le grattement entendu durant la soi-disant écriture n'était pas, selon nous, celui d'un crayon sur une ardoise : deuxième cause de doute. — Le grattement, au lieu de glisser tout le long de l'ardoise pour revenir à son point de départ, se fit tout le temps entendre à la même place : troisième cause de doute. — Enfin le nombre de grattements ne parut pas correspondre à la quantité d'écriture produite : quatrième cause de doute.

Dans ces conditions, il nous était bien évidemment impossible d'affirmer la réalité de l'écriture directe. — Nous ne disons rien de la chaise qui, en arrière de la table, eut tout à coup un violent soubresaut, pas

plus que des coups frappés sous la table et ailleurs; pas plus que de l'ardoise qui passe d'un bout de la table à l'autre, d'où, après avoir montré le bout du nez, elle revient dans la main du médium, etc. : ce sont là des phénomènes dont quelques-uns ne sont pas très rares et dont les autres sont faciles à imiter : tous d'ailleurs se produisant en dehors de la vue des expérimentateurs, et ne pouvant, par suite, être contrôlés.

Nous ne disons rien non plus des quelques mots, généralement très mal écrits, que M. Slade obtient sur des ardoises tenues sous la table : soit serrées contre la tablette, cas auquel le morceau de crayon est très court ; soit promenées à peu de distance de la tablette, cas auquel le bout de crayon est sensiblement plus long.

Dans notre deuxième séance, nous fûmes placés, M. Metzger à la droite de M. Slade ; M. Poulain entre M. Metzger et l'interprète — le même que précédemment. — La chaise qui, dans la première séance, avait eu un si violent soubresaut, était placée, cette fois, très loin de la table, derrière M. Poulain, en face du médium, qui évidemment ne pouvait l'atteindre ni des bras ni des jambes.

La séance commence ; le médium se dit souffrant. M. Metzger ayant été prévenu de divers côtés que les jambes du médium étaient à surveiller, résolut de ne pas les perdre de vue. Au lieu donc de rester assis juste au milieu de la table, d'où l'on ne peut les voir, une fois les expériences **en train**, il glissa sa chaise légèrement vers la gauche, de façon à ce que pas un des *mouvements insolites* des membres inférieurs du médium, s'il s'en produisait, ne lui échappât.

Le médium cependant ne tarda pas à s'apercevoir de la chose, et se fâcha tout rouge. *Je sens*, dit-il — il n'avait rien senti ; lors de la première séance, ni même au commencement de la seconde, mais seulement en voyant les yeux de M. Metzger braqués sur ses jambes — *que vous croyez que c'est moi qui produis les phénomènes.* » M. Metzger pria l'interprète de lui dire qu'il ne croyait rien pour le moment, mais qu'étant venu pour voir, il regardait pour se rendre bien compte, afin de pouvoir ensuite affirmer en connaissance de cause. Cette explication, si simple et si naturelle pourtant, ne satisfait pas l'irascible Américain. Mais passons.

M. Poulain tenait sous la table, fortement appuyée contre le plateau, une ardoise que M. Slade lui avait remise. Il ne s'y produisit pas même une ombre d'écriture, ce qui ne nous étonna nullement. En revanche, nous fûmes singulièrement surpris de l'insistance avec laquelle le médium appelait notre attention sur le bras gauche de M. Poulain, où se trouvait, à ce qu'il nous affirmait, **un esprit**. M. Slade ignore-t-il donc, lui qui s'occupe **des esprits** depuis tant d'années, que **nos chers disparus** ne sont visibles qu'aux seuls médiums voyants ? Et s'il ne l'ignore pas, pourquoi cherchait-il à nous distraire ? Nous ne voulons pas ici le rechercher ; mais ce qui est certain, c'est que la chaise ci-

dessus mentionnée, fit demi-tour au moment où il croyait sans doute nos regards suffisamment occupés ailleurs. Et chose curieuse ! Non seulement Slade *n'avait pas vu* le mouvement de la chaise ; mais encore, quand nous lui dîmes ce qui s'était passé, il en parut autant surpris, lui, qui depuis si longtemps voit chaque jour des phénomènes bien plus extraordinaires, que nous l'étions peu, nous qui n'avons pas l'habitude cependant de voir *se promener, sauter* des meubles que personne ne touche !

Voilà à peu près ce que nous avons vu. Maintenant accuserons-nous Slade d'être un faux médium ? Nous n'accusons pas, nous racontons. Mais si l'on estime que les faits, tels que nous venons de les rapporter, impliquent une conclusion défavorable, nous n'y contredirons pas. Et nous ferons observer que ce n'est pas notre faute, si nous avons été mal partagés, et si, contre l'avis de ceux qui ont obtenu des phénomènes convaincants, nous sommes obligés de dire que Slade fera plus de **mal** que de **bien** à notre cause. Mieux vaut après tout avoir des faits pen saillants, mais absolument sincères, que des faits extraordinaires sur la **spiritualité** desquels planera toujours un doute pour ne rien dire de plus.

Slade est-il médium ? Nous le croyons. En tout cas, s'il ne l'est plus, il l'a été : car nous ne sommes pas de ceux qui concluent des phénomènes derrière lesquels on peut supposer de la *tricherie* à la fausseté des magnifiques expériences faites ailleurs avec des hommes de science de première valeur.

Avouons-le. Ce n'est pas sans de très bonnes raisons que l'on s'élève contre ceux des spirites qui font communiquer avec les morts, *à beaux deniers comptants*.

H. POULAIN,

D. METZGER.

REMARQUES DE LA RÉDACTION. — Après avoir fait une juste part aux partisans et aux adversaires de M. Slade, nous indiquons ce qui pouvait être fait, selon nous, pour atténuer ces discordances : des investigateurs prétendent que la table sur laquelle se font les expériences est de moitié trop large, le plateau les empêchant de voir les jambes du médium, et ils veulent constater l'immobilité de ces jambes. Ils prétendent encore que M. Slade est de mauvaise humeur lorsqu'on apporte des ardoises, et cependant, « disent-ils, *la presse l'a toujours déclaré*, ce médium ne se sert que des ardoises achetées par les visiteurs, « et même ne les touche pas dans la plupart des cas ; si M. Slade ne « permet pas l'investigation, ajoutent-ils, c'est qu'il n'a plus le pouvoir « que lui ont attribué des savants tels que Zöllner, Weber, Ulrici et les « rédacteurs du *Banner of Light* ».

M. Slade doit tenir compte de ces observations, cela est très important s'il veut utilement servir la vérité.

Nous savons, par expérience, que les mediums ne peuvent à volonté produire les phénomènes, et ne sont que de simples instruments entre les moins d'une force que W. Crookes et Cox ont appelé *force psychique*. A la page 67 des *Recherches sur le spiritualisme*, M. W. Crookes dit, après avoir mieux observé : « Je crois découvrir ce que cette force physique emploie pour se développer. En me servant des termes de *force vitale, énergie nerveuse*, je sais que j'emploie des mots qui, pour bien des investigateurs, prêtent à des significations différentes ; mais après avoir été témoin de l'état pénible de prostration nerveuse et corporelle dans laquelle quelques-unes de ces expériences ont laissé les médiums, car ils sont dans un état de défaillance presque complète, étendus sur le plancher, pâles et sans voix, je puis à peine douter que l'émission de la Force Psychique ne soit accompagnée d'un épuisement correspondant de la force vitale ».

Dans les recherches qui se lient d'une manière aussi intime à des conditions fort rares de physiologie et de psychologie, nous devons nous abstenir complètement de tout système de théories, jusqu'au moment où nous auront une base certaine qui nous permette de raisonner, à l'aide d'un nombre de faits suffisants ; le philosophe doit faire son enquête avec la raison, en excluant le sentiment, le préjugé et toute idée superstitieuse ; le seul objectif qui le puisse animer, c'est la satisfaction d'être sur la trace d'une vérité lumineuse. Telle est l'opinion des savants les plus autorisés, qui ont fait une étude spéciale de ces phénomènes.

Ne condamnons pas le médium Slade, et voyons plutôt si, parfois, il ne se trouve pas dans l'un de ces états décrits par William Crookes, de *prostration nerveuse et corporelle* qui annihilent sa faculté, et font considérer les mouvements fébriles, et involontaires que produit cet état comme prémédités et pouvant servir à l'accomplissement de faits charlatanesques.

Les indécis et les négateurs n'exigent point que M. Slade reproduise devant eux les phénomènes obtenus devant M. Zöllner et les spirituelistes américains, la plupart d'entre eux sachant fort bien que le véritable médium n'est qu'un intermédiaire, que trop souvent le milieu dans lequel il opère est changeant et peut influencer sur les résultats à obtenir. M. Slade doit n'employer que les ardoises apportées par les visiteurs, et faire réduire le plateau de la table sur laquelle les mains des assistants doivent se poser, si, par ce moyen les convictions doivent mieux s'établir.

Ce simple désir de gens bien intentionnés sera-t-il accepté de bonne part par le *Gentleman américain* ? Nous le souhaitons car en satisfaisant au vœu de ses adversaires, M. Slade, nous le croyons, n'aura que des succès, et en détruisant dans sa source tout objet de suspicion, il aura conquis la quiétude, toutes sortes de satisfactions morales, et l'estime des honnêtes gens.

LA RÉDACTION.

CHIROMANCIE

« En revenant occuper un corps humain, l'âme imprime à la matière cérébrale qui est le siège de la pensée, une modification, une prédominance qui est en harmonie avec les facultés que cette âme apporte en naissant et qu'elle avait acquis dans une existence antérieure humaine ou animale. »

« Le cerveau est pétri par l'âme conformément à ses propres aptitudes, à ses facultés acquises, puis l'enveloppe osseuse du crâne qui se moule sur la substance cérébrale contenue dans sa cavité, reproduit et exprime au dehors ces signes de nos facultés prédominantes. Les anciens qui disaient : « Corpus, cordis, opus (le corps est l'œuvre de l'âme ou l'âme fait son corps) exprimaient cette idée avec une énergique concision.

LOUIS FIGUIER

« Le lendemain de la mort. CH. XVII. *Preuves de la pluralité des existences.* (page 284)

Ce qui, d'après L. Figuié, est une vérité pour la science phrénologique de Gall peut-il s'appliquer à la « physiognomonie » de Lavater ? Et par une conséquence toute naturelle à la *Chiromancie*, cette autre science jusqu'ici réputée occulte, dont d'Arpentigny, et après lui, Desbarolles, observateurs convaincus, nous ont révélé tous les secrets !

Je n'hésite pas à répondre par l'affirmative. En effet le corps étant l'œuvre de l'âme ou de l'esprit ; y a-t-il témérité d'admettre que si l'Esprit « façonne » l'enveloppe extérieure de son cerveau conformément à ses aptitudes, à ses facultés acquises ou à ses passions, il peut, selon son développement intellectuel et moral, « mouler » aussi les traits de son visage de manière à lui imprimer tel ou tel signe dominant de son caractère ou de ses passions ?

Et par cette conséquence naturelle dont je viens de parler, pourquoi n'admettre pas de même, que ce qui semble logique et rationnel pour l'enveloppe extérieure du cerveau, et pour les traits de la physionomie, ne le soit pas également en ce qui concerne les signes multiples de la main.

Si le cerveau est, comme on l'affirme, le siège ou l'organe des diverses facultés de l'esprit incarné, si le visage en est le reflet visible, la main, ce sens du toucher, par lequel s'affirment matériellement certaines de ces facultés, n'en est-il pas l'instrument complémentaire indispensable ?

Corpus Cordis opus, l'Esprit façonne le corps a-t-on dit, selon les nécessités de l'épreuve qu'il a à subir, ou la mission qu'il doit accomplir pendant sa vie terrestre.

De là vient que si, pour expier un passé quelconque pendant son existence actuelle (Livre des Esprits, n° 258 et suivants, et 372 et

suivants) il a choisi une épreuve d'idiotisme, de crétinisme ou tout autre infirmité corporelle, il « façonnera » son *habitat* en raison même des nécessités de cette épreuve; c'est-à-dire, qu'il fera, à sa disposition, soit un cerveau déprimé, obtus, atrophié, soit tels membres perclus, ankilosés ou rachitiques, etc.

Pourquoi aussi, n'imprimerait-il pas à son gré, fatalement même, si je puis ainsi dire, en caractères apparents sur les lignes de ses mains, tels ou tels signes caractéristiques de ses aptitudes, de ses facultés ou de ses passions dominantes?

On peut donc conclure : Oui, l'esprit invisible rayonne sur le corps matériel, instrument passager de son épreuve terrestre. Et sur les divers organes de ce corps sont imprimés, en signes indélébiles, les caractères révélateurs de ses qualités morales, de ses facultés acquises ou de ses passions.

D'où, ces trois systèmes ou, si l'on veut bien ces trois sciences : « la *phrénologie*, la *physiognomonie*, la *chiromancie*, jusqu'ici réputées occultes, s'affirment l'une par l'autre et se complètent mutuellement.

Une telle conclusion paraîtra sans doute hasardée encore à quelques-uns d'entre nous. Pour moi, si elle découle naturellement des principes émis par Louis Figuier, elle n'est nullement en désaccord avec ceux de la doctrine spirite, et le temps n'est peut-être pas bien éloigné où elle s'imposera à la conviction de tous.

L. CADAUX, à Toulouse.

RECTIFICATION. — La *Revue Spirite* a inséré de moi, le 1^{er} avril 1886, un article portant ce titre : *Réflexions sur le magnétisme*, article que je n'avais pas signé, puisqu'il était le résumé de la préface d'un ouvrage très remarquable, publié par M. E. Cavaillon, d'après les documents fournis par M. Donato: par erreur, la Rédaction de la *Revue*, qui croyait l'article fait par moi, a ajouté mon nom au bas de l'article; — comme moi, elle le regrette profondément, puisque cette erreur a pu laisser croire à M. Donato, que j'estime beaucoup, que je voulais m'approprier sa prose; cela ne se peut, car je suis un apôtre fervent de l'œuvre grandiose qu'il accomplit avec tant de cœur et d'intelligence. P.-M. CHRISTIN.

M. E. DI RIENZI, gérant de la *Pensée libre*, nous prie d'annoncer la transformation de ce vaillant petit journal spirite. Il est devenu plus important et, désormais, toutes les questions qui se rattachent au spirisme pourront y être traitées avec le développement qu'elles comportent. (8 feuilles au lieu de 4.)

Nos félicitations à nos amis de *La Pensée libre* qui ont recueilli le succès dû à leurs efforts.

L'abonnement pour toute la France sera maintenant de 3 francs.
— pour l'étranger de 3 fr. 55.

BIBLIOGRAPHIE

RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire : 1 fr. 50; reliure chagrin :	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les quatre Évangiles de J.-B. Roustaing et le livre des Esprits, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, par le Dr Vahu.	5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu.	1 fr. »
Psychologie transformites, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès.	4 fr. »
Études spirites, dictées reçues dans un groupe bisontin.	1 fr. »
Études économiques	0 fr. 50
Les mondes grandissants, par M. M. Georges.	1 fr. »
Manuel d'instruction nationale, par Emmanuel Vauchez, secrétaire général de la ligue française de l'enseignement.	1 fr. »
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Très belles photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC au Père-Lachaise.	1 fr. 50
Emaillées.	2 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, broché et port payé.	30 fr. »
Spiritisme, tables tournantes, magnétisme, hypnotisme, d'après Mgr D'Annibal et plusieurs autres autorités ecclésiastiques.	1 fr. »
La Cité Chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
Cosmogonie des fluides, par A. Bourdin.	1 fr. 25
La raison du spiritisme.	3 fr. »
La théosophie Bouddhique c'est le nihilisme.	1 fr. »
Préface des commentaires sur le somedaceo de Gaetano.	0 fr. 50
Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève.	3 fr. »
Le messie de Nazareth.	3 fr. »
Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets.	1 fr. 50

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imprimerie du Sentier, (A. ELOY, Directeur), 14, rue des Jeûneurs.